

CAHIERS 72
METANOIA

MÉTANOÏA

Association
Centre de Recherches Métaphysiques



26740 MARSANNE
Tél. 75.90.30.44

Décembre 1992

*de la de la fonce, dont le Cahier ci-joint
à hon ans, la dense et sur la voie
Il est à hon ans, la dense et sur la voie
passionnant : discernement sur le savoir et connaissance,
Il nous suffira d'a avoir le esprit des 73 jours
Monique par serena de faire o férer le par décembre.
dans deux de nos pensées
affectueux
Emile*

Adam n'a pas été digne de vous...
il est mort (log 85).

Très chers Métanoïas, 25.11.92

Notre chance est inappréciable. Il nous est donné de vivre et de célébrer ce que ne sauraient nous proposer ni nous enlever le savoir et le pouvoir des hommes.

Pour avoir découvert ce qui est déjà là - "Ce que vous attendez est venu" (log 51)- nous nous affranchissons de la colossale utopie du devenir et récupérons pour l'investir à bon escient l'énergie fabuleuse ainsi dégagée.

Le réel se conjugue au présent et nous libère du rêve toujours lancinant, jamais assouvi : voilà l'extraordinaire révélation que nous apporte l'Évangile selon Thomas. A son vivant contact, nous apprenons à distinguer les genres (connaissance-savoir ; création-pensée) et ainsi à éviter l'ambiguïté des pseudo-maîtres qui ont intérêt à maintenir la confusion. Ce que Jésus a réellement dit s'impose tandis que s'estompe et disparaît ce qu'on lui a fait dire. La vie jaillit en fissurant le bitume de l'histoire et de la légende.

A l'écoute de nos modèles éternels (log 84), nous allons ensemble au cours de l'année 1993 apprendre à discerner l'aptitude à créer propre au gnostique de l'aptitude à acquérir et à conserver propre à la personne, nous allons apprendre à distinguer la pensée de l'être temporel de la connaissance de l'être intemporel, autrement dit, à dissocier le rêve du réel, mais sans souci d'exclusion car le rêve a sa place dans l'économie générale du jeu cosmique de la révélation.

Une aventure passionnante que vivent des aventuriers passionnés. Nous sommes vraiment peu nombreux. Ce que Jésus a dit se vérifie (log 23 ; 28). Raison de plus d'unir nos efforts pour que Métanoïa continue.

Merci de votre aide indispensable.

Soyez assuré de mon écoute la plus fraternelle.

Emile Gillibert

72

CAHIERS METANOIA

1992

revue trimestrielle

SOMMAIRE

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de
publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 12.92
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

EDITORIAL

LA FONCTION CREATRICE ET LA PENSEE

p. 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 85

p. 11

RECHERCHES

POONJAJI - CHRISTOFER TITMUSS

(Dialogue 2) - Casette 3, face A

traduit de l'anglais par Alain MAROGER

p. 20

L'ART ET LA CONNAISSANCE par Emile GILLABERT

p. 27

POESIE ET GNOSE par Jacques LELONG

p. 30

ART POETIQUE - ART GNOSTIQUE par Yves MOATTY

p. 32

LE PEINTRE par Edmond REYNAUD

p. 35

L'ART DES SONS par André MICHELIN

p. 36

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

p. 39

POESIES

p. 40

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.
- Cahiers 1991	200,00 F.
- Cahiers 1992	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LA FONCTION CREATRICE ET LA PENSEE

GNOSE ET POESIE

Le gnostique a conscience de vivre l'unicité de l'être, c'est pourquoi il ne cède pas au vertige du devenir. Il se découvre alors des affinités et une complicité naturelles avec le poète, celui-ci se reconnaissant et étant reconnu moins par son mode d'expression (verbal, pictural, musical, chorégraphique...) que par son recours spontané aux modèles (log 84) qui le sollicitent, ceux qui inspiraient les hommes de Lascaux comme ceux qui continuent d'animer les créateurs des âges atomiques -Rimbaud employait le terme de voyants pour caractériser ces êtres doués de "seconde vue"-

Comme le gnostique, le poète est habité par l'harmonie qui régit le cosmos. L'un et l'autre découvrent dans la reconnaissance de leur nature propre que rien n'excède leur mesure et que l'apparente démesure de la pensée n'est qu'un rêve qui ne saurait affecter le réel : pour la lumière, tout est lumière, même les ténèbres, tandis que les ténèbres n'ont pas accès à la lumière. Cependant, comme nous le verrons, elles ne sont pas sans raison d'être dans l'économie générale de la révélation. Autrement dit, la pensée, bien qu'inapte à connaître, intervient dans le processus qui permet à la lumière de prendre conscience de sa nature véritable. Il est essentiel de cerner son rôle pour éviter le funeste mélange des genres. Tout en étant sans fondement ontologique réel, l'être temporel multiple prépare la reconnaissance de l'être intemporel unique. Ce qui apparaît disparaît et c'est en disparaissant qu'il

permet à ce qui est invisible de se reconnaître dans sa réalité éternelle. "Le réel commence là où le sens s'arrête", disait Lacan. Ce qui peut être traduit ainsi : "La lumière se perçoit lorsque l'image s'efface". Le moment précis où l'une se dissout, l'autre devient consciente d'elle-même. Sans cette distinction, la pensée continue d'interférer sur la connaissance.

La gnose nous invite justement au discernement. Elle dissocie d'abord pour mieux englober ensuite. Elle dissocie le fonctionnement de la personne en tant qu'entité séparée de celui de l'être unique conscient de son identité suprême et indivisible. Deux modes de fonctionnement, celui de la pensée liée à l'avoir et au savoir et celui de l'activité spontanée et imprévisible. Par sa conscience de vivre l'ici-maintenant, l'artiste digne de ce nom rejoint le gnostique éprouvé. Suivant les moyens d'expression qui leur sont propres, l'un et l'autre célèbrent la vie ; à la fois, ils l'engendrent et ils l'accueillent en la magnifiant.

Le poète cherche son identité à travers son art. Par son mode d'expression, il exprime sa quête essentielle, et lorsqu'il s'est trouvé, il dit le bonheur de se reconnaître toujours fondamentalement lui-même et de se savourer toujours nouveau.

Le gnostique, encore soumis à l'épreuve, cherche la réponse à son angoisse existentielle. Lorsqu'enfin il se découvre dans sa réalité suprême, il n'a de cesse de cultiver la conscience de sa présence. Et, s'il n'a pas déjà un mode d'expression favori, le besoin de se célébrer va lui en faire découvrir un ou plusieurs. Il pouvait se croire sans dons, sur le plan de l'activité créatrice, il va s'en découvrir avec bonheur. En contact avec ses modèles, "qui ne meurent ni ne se manifestent", il répond à l'appel irrésistible de ceux qui le sollicitent avec le plus de force.

L'HOMME DE LUMIÈRE

Ainsi le gnostique et le poète découvrent une même raison de vivre, une même passion, une même identité. S'il faut qualifier cette dernière, seul convient le mot lumière et l'artisan de cette prise de conscience ne peut être autre que l'homme de lumière.

Jésus a dit : "Je suis la lumière". Il dit de celui qui est sans avoir et sans savoir qu'il est rempli de lumière et qu'il illumine le monde entier.

Le soufi également, associant dans une même démarche amour et connaissance, se veut lumière, uniquement lumière. Cependant, il ne s'agit pas de la lumière qui peut être opposée aux ténèbres comme on oppose le jour à la nuit, la clarté à l'obscurité ; il s'agit de la lumière noire qu'ont pressentie un Novalis, un Gérard de Nerval mais surtout qu'ont approfondie certains grands soufis comme Sohrawardî, Rûzbehân, Najmoddîn Kobrâ, Shabestarî... Le thème de la lumière est central dans leurs écrits. Elle diffère essentiellement de la lumière perçue par l'oeil précisément parce qu'elle ne peut être vue mais qu'elle fait voir. Elle n'est ni proche ni lointaine ; pour la voir, la distance n'intervient pas : je ne peux voir ce qui fait voir puisque ce qui fait voir est déjà là avant l'acte de voir. Cependant, en faisant voir, la lumière noire éclaire des images qui, elles, cachent la lumière noire ; elles cachent la lumière noire aux yeux de ceux qui ignorent ce qui fait voir. Néanmoins, comment avoir accès à ce qui fait voir ? Une seule réponse : être ce qui fait voir. "Et son image sera cachée par sa lumière" (log 83). Être ce qui fait voir par le truchement du voir.

Cette incursion dans le monde soufi nous montre une fois de plus les merveilleuses correspondances que révèle la découverte de l'identité véritable aussi bien chez le gnostique que chez le poète. Goethe, dans une intuition géniale, rejoint les grands soufis ira-

niens : "L'oeil fut formé par la lumière, de la lumière et pour la lumière"¹.

La lumière noire ne se voit pas elle-même : elle aspire à se voir et dans ce but crée l'oeil. Dans son ignorance, l'homme voit l'oeil, objet de vision, l'oeil découvrant les images, tout comme il se voit lui-même entité au milieu d'autres entités... Il ne sait pas que ce qui fait voir ne peut être vu, que la lumière, étant sujet absolu et unique, ne peut être perçue. S'il lui est donné de découvrir sa réalité, alors il réalise qu'il est ce qui fait voir, et que ce qui fait voir abolit les images y compris celles qu'il a de lui-même. Dans l'attention sans objet, une même fonction s'exerce quel que soit le nom donné à celui qui est à l'écoute. Le poète René Char le dit au peintre Georges Braque : "La finitude du poème est la lumière"². De même, ce qui permet de découvrir l'identité du peintre, ce n'est pas ce qu'il peint mais ce sont les vibrations lumineuses qui se dégagent de sa peinture, peu importe qu'il s'agisse d'une "nature morte" ou d'une scène animée.

LES TENEBRES

La lumière noire n'a rien de commun avec l'obscurité ; elle est l'essence même de l'être unique, tandis que la lumière réfléchie dans son double aspect clarté - ombre est justement l'obstacle à la perception de la lumière. Autrement dit, la lumière réfléchie voile la lumière directe.

Il y a ambiguïté préjudiciable à la vision réelle tant que subsiste la confusion entre le noir lumineux et le noir ténébreux, entre la lumière qui fait voir, et la perception erronée de la personne, entre le sujet unique qui se voit et la prétendue entité

1. Farbenlehre, Stuttgart, 1949.
2. La Pléiade, P. 378.

multiple qui prétend voir. Pour lever cette ambiguïté, on ne peut recourir à la pensée car c'est elle justement qui est cause de la vision erronée ; seule l'intelligence créatrice permet le discernement non pas entre le jour et la nuit ou le divin et le satanique qui relèvent du dualisme, mais entre la lumière noire directe de l'Esprit et la lumière réfléchie du monde laquelle en réalité est ténébreuse.

LA PENSEE, UNE ENNEMIE OU UNE ALLIEE ?

Dans la prise de conscience du réel, la démarche créatrice et l'aventure gnostique se rejoignent, l'une et l'autre débarrassées des gloses de la pensée, l'une et l'autre répudiant une spéculation qui dissocie l'amour de la connaissance et l'art de la vie.

Le mental fixe des buts à atteindre ; il crée ainsi des problèmes qu'il est impuissant à résoudre. Les idéologies et les mythes sont le produit de ses rêves. Ils ouvrent de plus en plus des gouffres où les catastrophes revêtent des dimensions planétaires.

L'amplification constante et accélérée de la pensée, redoutable par ses effets dévastateurs, pourrait laisser croire à une destruction complète de la vie au sein de la nature dans des délais prévisibles. Le gnostique ne saurait céder à un tel pessimisme. Connaissant le rôle de la pensée qui est de favoriser la révélation tout en l'occultant, il sait que l'harmonie du cosmos englobe à la fois les aspects constructeurs et destructeurs du démiurge : "Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre et le vivant issu du vivant ne verra ni mort ni peur ; car celui qui se trouve lui-même le monde n'est pas digne de lui" (log 111).

Aux yeux du gnostique, l'hypertrophie de la pensée correspond à la protection accrue que requiert la révélation au fur et à mesure que se vit le toujours nouveau relié au permanent, jamais livré à la mémoire ni aux projections.

Le vivant se dérobe à la perception. Sujet sans objet, jamais inerte, il se déploie telle une spirale sans fin, grâce au moteur originel et éternel qui fonctionne sans déperdition et sans usure.

Ainsi la révélation reste étrangère à la pensée, comme l'être intemporel l'est à l'être temporel, bien que le premier ait recours à l'espace-temps pour se reconnaître éternel. L'un reste dans le rêve ; l'autre passe du rêve au réel.

L'enflure croissante de la pensée permet de mesurer indirectement l'amplification de la révélation par suite du rayonnement du vivant, l'importance du voile correspond à l'importance de ce qu'il occulte. De même, n'étant pas sujet à répétition, le nouveau a besoin d'un voile extensible qui le cache en toute sécurité.

Aujourd'hui, la révélation est descendue dans la rue ; elle est à l'usine, dans le métro, partout, tout en demeurant la perle rarissime quasi miraculeuse, introuvable à qui reste différent d'elle.

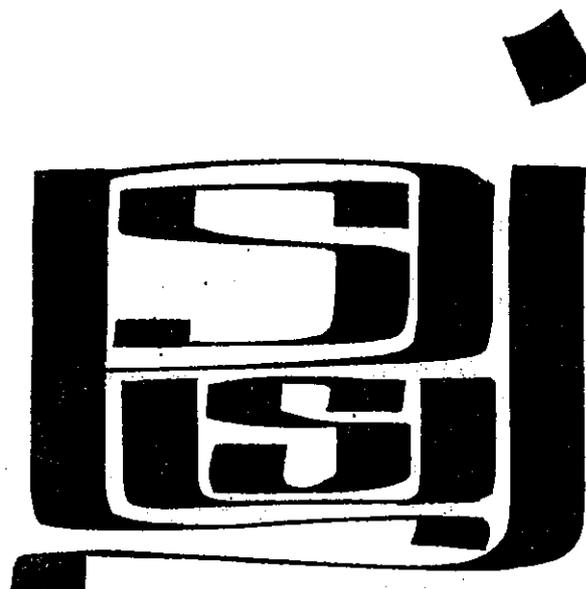
C'est un grand mystère ; le mystère par excellence qui fascine certains êtres et provoque la détresse dont souffre le gnostique tant qu'il ne s'est pas découvert et assumé dans sa réalité ultime, détresse dont souffre également le poète tant qu'il n'est pas encore passé de la recherche à la reconnaissance de son identité.

Cependant les yeux d'enfant du poète et du gnostique ne sont pas effrayés par l'ingérence d'une pensée dévastatrice. Ils ne repoussent pas son intrusion. Ils l'agrément même comme on agrée toute chose lorsqu'on est en état de grâce.

Le gnostique et le poète retrouvent ainsi l'enfance première. Mais ils ne connaîtraient pas l'état d'émerveillement s'ils n'avaient pas eu d'abord à se frayer un chemin dans un monde parfois

séduisant, souvent hostile et aliénant. Il fallait les ténèbres non pour imaginer la lumière mais pour vivre à en mourir la détresse de l'absence de lumière, pour la solliciter désespérément jusqu'à ce qu'elle se mue enfin en présence dans un embrasement définitif.

Heureuses ténèbres qui valent la lumière au gnostique et au poète. Ils ne se dressent pas contre la pensée puisque c'est grâce à elle qu'ils ont pu "faire leurs armes". La souffrance leur a permis de conquérir une souveraineté absolue qui englobe les forces dites adverses et de considérer leur ingérence comme des épreuves discriminatoires où la personne s'abolit au profit de l'être.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 85

JESUS A DIT :

ADAM EST ISSU D'UNE GRANDE PUISSANCE

ET D'UNE GRANDE RICHESSE,

ET IL N'A PAS ETE DIGNE DE VOUS ;

CAR S'IL AVAIT ETE DIGNE,

IL N'AURAIT PAS GOUTE DE LA MORT.

Dans la mesure où je suis fidèle à moi-même, je rejoins, grâce à l'Évangile selon Thomas, la gnose éternelle et immuable.

Je ne m'attarde pas plus à l'idéalisme grec qu'au devenir judéo-chrétien. Ayant appris à désapprendre, je ne m'attache plus à ce qu'on a fait dire à Jésus en récupérant ses paroles et en les exploitant dans une perspective utopique spatio-temporelle. Je ne sais plus rien de sa légende et de son histoire. Attentif à la "rencontre", je suis à l'écoute de ses paroles. Elles m'interpellent. Pour reprendre un aphorisme déjà cher aux présocratiques, c'est "le semblable qui connaît le semblable". C'est le vivant qui se livre au vivant, c'est le vivant qui accueille le vivant : "Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort".

En découvrant mon identité véritable, je réalise non seulement que je ne meurs pas, mais que je suis cette richesse et cette puissance dont la race psychique tire son origine. Dès lors, parler d'erreur ou de faute à propos d'Adam et de ses successeurs serait s'inscrire en faux contre la toute-puissance et la perfection du jeu cosmique. Jésus nous donne les clefs du mystère à condition que nous fassions table rase de nos vieux schémas.

Logion 85

Jésus a dit : Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ? (log 11. 10-13).

Ainsi naquit la race adamique.

Adam à l'origine de notre longue errance psychique ? Mais comment l'incriminer, puisque je suis son créateur !

Tout ce qui est, est moi.

Tout ce qui est, est mien.

Avant tout commencement, après toute fin, Je Suis. (Nisargadatta).

Adam est donc issu de moi !

Injuste révolte !

Grâce à Adam,

grâce à ce corps,

grâce à cette manifestation, il m'est permis de m'occulter afin de me révéler à moi-même dans ce que Je Suis.

Comme nous le révèle Jésus :

J'ai jeté le feu sur le monde,

et voici que je le préserve

jusqu'à ce qu'il embrase. (log 10)

Tout devient clair,

Tout devient lumière.

L'écran de l'intervalle a disparu. (Abd el Kader).

Sabine

Le récit de la Genèse nous montre Adam, créé à l'image de Dieu, parfait, qui mène avec Eve une vie paradisiaque : nus sans en ressentir la moindre honte et jouissant de tous les fruits de la terre mis à leur disposition sans devoir les produire ou les mériter. Puis tous deux goûtent du fruit défendu ; le SAVOIR, et les voici conscients de leur nudité jugée aussitôt indécente par leur toute récente conscience discriminatoire. Pour Adam, la faute incombe à Eve et celle-ci dénonce le serpent-tentateur. Finalement, ils se présentent craintifs, pusillanimes et complètement démunis de leur ludique innocence d'avant la prise de conscience du savoir. Et l'humanité émane de ce couple timoré et honteux de sa condition.

Voyons maintenant de plus près le sens de la question posée à Adam : "Qui t'a appris que tu étais nu ?" Nul doute - le Savoir, par sa conscience du Bien et du mal, de ce qui est permis ou défendu...

- qui nous a appris notre séparation d'avec l'Absolu ?
- qui nous a appris le pouvoir de toutes les croyances universelles (et cependant impersonnelles) globalement perçues comme la séparation de la Divinité d'avec l'homme, la dualité de l'être et de la personne, l'antinomie du Bien et du Mal ?

Aujourd'hui, entre nous, toute honte à nouveau absente à la suite de ma métanoïa, qui m'a appris à reconnaître et à recouvrer ma véritable identité ? Voici ma réponse : "JE", l'Inconnaissable, l'unique. Seule présence et seul pouvoir comme seule intelligence, sur qui ou avec qui puis-je exercer ma puissance ou éprouver ma sagesse ? - Personne - seul connaisseur, seul observateur, je ne puis jamais être objet de connaissance pour quiconque. Même pour moi-même, Pur Esprit parfaitement isolé dans ma solennelle magesté, seul sujet de mon immense royaume. Aussi, ai-je conçu la manifestation, afin de me connaître, de me ressentir, de me reconnaître, de me célébrer... - sous la condition essentielle de ne jamais partager ma toute-puissance en aliénant mon unicité.

Me voici donc, moi l'Absolu, comme perdu dans ma manifestation mais parfaitement protégé de tous et de tout par l'énorme savoir et les croyances répandues dans le monde adamique. Images d'un monde d'images, ils me veulent ou me rêvent ailleurs ou autrement mais toujours comme séparés de moi. Et toute cette sagesse-information constitue ma pleine et parfaite occultation, processus idéal établi par mes soins pour me dissimuler au sein même de cette duelle manifestation adamique.

Au cours de la manifestation, en pleine occultation, je prépare des corps à se vider complètement de tout le contenu psychologique de la personne accumulé "depuis le commencement" sous forme de pensées, de désirs, d'expériences, d'inconscients individuel et collectif. Et les héritiers d'Adam et Eve, dans leur totale ignorance de mon JEU de la vie, prennent ce savoir à leur compte soit pour s'en glorifier soit pour s'en culpabiliser. Pensant vivre au titre de la personne, cette idée, à elle seule, les hypnotise au

point de les empêcher de s'apercevoir que les idées leur viennent à l'esprit, qu'ils ne les fabriquent ou ne les créent pas eux-mêmes et n'en sont jamais responsables.

Lorsque prend fin ce nettoyage au terme de l'initiation, je me reconnais moi-même : "Me voici, c'est moi, Euréka, ça y est, le mirage n'existe plus en ma présence réalisée ; en réalité, pas de métamorphose, ma nature demeure inchangée : JE, Absolu inconnaissable, me voici en-tant-que JE SUIS absolu manifesté dans ce corps et prenant conscience, grâce à lui, de mon être et de mon mouvement possible, de ma conscience d'être comme de ma présence et de mon verbe, me voici, ici, dans la manifestation, à l'écoute de moi-même, de mes "modèles" éternels, de tout ce que je projette depuis mon état d'inconnaissable et dont j'ignore tout à l'avance.

Tout est accompli : mon auto-reconnaissance dans ce corps, apte maintenant à abriter consciemment ma présence, correspond à ce que nombre de chercheurs baptisent éveil, illumination, savoir, Nirvana... Il s'agit simplement, et en cette simplicité réside ma meilleure cachette, de la découverte ou de l'auto-révélation de ma propre identité enfin connue et reconnue. Et tout le monde adamique remplit parfaitement son rôle dans cette préparation à ma propre reconnaissance. Je ne rejette aucun Adam, évidemment, mais ne permets jamais à l'un d'eux de remonter jusqu'à moi par ses propres moyens. En réalité, je ne puis me reconnaître en ce qui n'est pas moi, même s'il s'agit d'un être adamique surdoué et obligatoirement issu de moi.

Donc, aucun intermédiaire possible, nul guru mandaté ou missionné pour sauver des âmes, initiateur des appelés ou préserver mon univers. Je suis ma seule autorité (cf. éditorial, Cahier 67) et tout est à ma garde. Adam ignorait ceci : "Il n'y a que moi et A MES YEUX tout est en ordre". Suite à la confusion dans sa vision, il a dû se retrouver à la "refonte". En résumé, son savoir, ses propres connaissances, l'empêchaient de se mettre en état d'identification avec la Connaissance, seule réalité permanente.

"Je" semble limité par ce corps investi à mon gré selon un plan établi par mes soins dans l'Inconnaissable. En réalité, je vis ma rencontre avec le temps sans jamais le subir. Je me tiens à l'écoute de tout ce qui arrive pour le bon déroulement de mon dessein sans rien en connaître à l'avance. Dans un étonnement et une félicité que le monde ignore, je me reconnais à l'envi et me réjouis dans mon mouvement, conscient alors de ma présence, comme dans mon repos où, sans contentieux, je n'établis aucune prévision.

"Non-né, passant" dans une parenthèse d'éternité de manifestation, comment pourrais-je goûter de la mort ?

Mario

Adam est le premier psychique connu qui n'ait pas supporté les modèles qui étaient en lui (voir logion 84). Le psychique instaure, subit et maintient la dualité et il n'a d'autre issue que de succomber à ses angoisses :

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux
que ferez-vous ? (log 11)*

Le psychique a peur du vide, mais seul le vide garantit la plénitude. Se défaire de toute ambition, de toute inquiétude, à savoir de toute affirmation de la personne me préserve de la mort.

Le mythe d'Adam n'a plus de raison d'être pour celui qui s'est libéré du joug d'une tradition religieuse millénaire et qui, par conséquent, ne vit plus dans la peur du péché et de sa punition inévitable.

En l'absence de peur, il n'y a pas de péché, pas de punition, pas de mort. Il n'y a plus de ténèbres, tout est lumière, cette richesse invisible, toute puissante qui est le Tout, qui est Un avec Jésus, Adam et tous les êtres humains, car il n'y a pas d'opposition entre le gnostique et le psychique, entre la lumière et les images :

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière. (log 83)*

Maria

* — * — *

Lorsque Jésus prononce ces paroles, "Adam" est considéré comme le père historique de l'humanité, créé par Yahvé lors du sixième jour quelque trois mille ans plus tôt. Sur Adam repose donc le poids de trois mille années de traditions et de dogmes sacrés.

Dans ce contexte l'audace de Jésus est inouïe (mais ne l'a-t-elle pas été à propos de Jean-Baptiste ?), par ces quelques mots il conteste celui qui est la clef de voûte de l'édifice dans lequel se réfugie tout un peuple. En plus, il affirme à ce peuple qu'Adam lui est redevable car "il n'a pas été digne" de lui.

Qu'en est-il aujourd'hui où Adam est un mythe et ne demeure guère plus que cela ?

La "grande puissance" et "la grande richesse", Adam en est issu certes !

Mais que penser de l'étrange "charcuterie" à laquelle il se soumet en vue d'obtenir "une compagne" (sorte d'ersatz de lui-même), le vilain rôle qu'il attribue à celle-ci pour se défilier en faisant mine de ne pas saisir ce qu'elle a, semble-t-il, "connu", pour finalement l'entraîner dans une honte, qui, avec la peur, est l'héritage qu'il laisse à ses descendants !

Depuis, le mythe s'est fissuré un peu plus sous le poids de deux mille années supplémentaires qui ont vu naître, triompher et se combattre des dogmes et des traditions nouvelles se réclamant pourtant de celle d'Adam, le plus stupéfiant étant que l'une de ces traditions se fonde précisément sur celui qui a récusé Adam : Jésus !

En définitive, en tout cinq mille années durant lesquelles des sociétés résolument patriarcales ne cessent d'enterrer leurs morts, et les morts de célébrer leurs martyrs faisant d'Adam aujourd'hui une sorte de Patriarche de la mort !

Et qu'en est-il de moi ici et maintenant ?

Que répondre à ceux qui me disent :

- "... 24 prophètes ont parlé et tous ont parlé par..."

sinon

- "... Vous avez délaissé celui qui est devant vous, et vous avez parlé des morts" (log 52).

Mais je reste sur mes gardes, l'image peut toujours me voler le modèle. "Ce que je sais de Jésus m'empêche de le (me) découvrir" (Emile).

André

* — * — *

Tous les hommes sans exception sont issus de cette grande puissance et de cette grande richesse dont parle Jésus dans le présent logion, mais à qui s'adresse-t-il pour ajouter à propos d'Adam : *Il n'a pas été digne de vous, car s'il avait été digne, il n'aurait pas goûté de la mort.*

Ceux qu'on appelle les disciples ne sont pas à même de comprendre cette parole. C'est une évidence à partir du moment où nous oublions nos vieux schémas. Ainsi, dans l'Évangile selon Thomas, nous croyons que Jésus s'adresse à ses disciples, ce groupe inamovible et symbolique de douze. Or, il n'en est rien : 10 logia sur 114 nous informent que Jésus parle réellement à des disciples et c'est presque toujours pour s'opposer à cette psychose messianique dont il se désolidarise avec force.

La plupart des logia commencent par la formule : *Jésus a dit.* L'interlocuteur n'est pas désigné. Mais la teneur des paroles, comme celles du logion 85 et aussi celles du logion 46 où il est

question de Jean le Baptiste, montre qu'il s'agit d'un initié, peut-être deux. On pense naturellement à Didyme Judas Thomas, éventuellement à Salomé. Il ne saurait être question de ceux qu'on appelle disciples et qui jusqu'au bout se révèlent d'impénitents psychiques. Pour en avoir confirmation, on n'a qu'à se reporter au préambule de l'Évangile selon Thomas : *Voici les paroles cachées que Jésus le vivant a dites et qu' a transcrites Didyme Judas Thomas.*

Du reste le contexte juif de l'époque (occupation romaine, essénisme, imminence des événements apocalyptiques...) était on ne peut plus défavorable à la compréhension d'une révélation qui empêche de goûter de la mort.

Aujourd'hui nos schémas sont quelque peu différents mais non moins redoutables. Nous sommes encombrés par tout ce qui a été dit de Jésus et autour de Jésus. Pour boire réellement à sa bouche, il nous faut être sans clichés et sans devenir. *Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume et surpassera Jean.* (log 46). La race adamique est composée d'êtres temporels, donc mortels. Jésus est venu dire que le vivant n'est plus identifié à la personne, aussi ne meurt-il pas. *Heureux celui qui était avant d'exister* (log 19).

Louis

* — * — *

Conscient de sa nature véritable, -avant qu'Abraham fût, je suis-, Jésus ne peut pas ne pas revendiquer cette puissance et cette majesté dont sont issus Adam et la race adamique. En disant : *"Je suis la lumière..., tout est sorti de moi, tout est parvenu à moi"* (log 77), Jésus se déclare le garant de la vie contre la mort.

Cependant, ces paroles, comme tant d'autres dans sa bouche, ne sont pas des affirmations péremptoires et intempestives. Il sait que, comme le disaient déjà les présocratiques, seul le semblable connaît le semblable : *"Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus"* (log 3). Le secret ? Boire à sa bouche (log 106) afin de refaire le deux un (log 11). Je joue le jeu honnêtement, sans forfanterie et sans pusillanimité, mais aussi sans soucis du procès que ne peut manquer de m'intenter le psychique. Je m'assume dans ma réalité unique, celle du semblable qui connaît le semblable, celle du vivant qui reconnaît le vivant. Vivant issu du vivant, je ne goûte ni mort ni peur (log 111). Malgré son origine, Adam est mort (log 85), même les prophètes sont morts (log 52), même l'ascète reconnu et vénéré, Jean le Baptiste (log 46).

L'aventure individuelle et collective des êtres qui se croient séparés, c'est-à-dire soumis à une existence éphémère, quelles que

soient leurs croyances, leur race et leurs traditions, relève de l'espace et du temps. C'est le monde des images et de leur interprétation par la pensée.

Autre est le domaine auquel donnent accès les paroles de Jésus. Cependant je ne le découvre que si je l'ai en moi : *"Heureux celui qui était déjà avant d'exister (log 19), il ne goûtera pas de la mort" (log 11)*. Mon parcours existentiel prend alors une tout autre signification : il devient l'occasion de découvrir ma nature véritable. Et toute la manifestation concourt à cette découverte. Il s'avère alors que je n'ai pas conçu le cosmos pour le bénéfice des humains mais pour me révéler à moi-même, par moi-même et pour moi-même.

Mais alors la race des psychiques serait-elle une erreur, un accident dans le contexte général de la manifestation ? La pensée, qui est le mode de fonctionner du psychique, exerce une emprise de plus en plus forte. Elle active l'utopie d'un devenir toujours plus provocateur et plus menaçant. Je peux déplorer les dangers et les ravages de cette force destructrice. Mais je peux aussi l'inclure dans l'économie générale du grand jeu de ma révélation. Il n'est du reste pas tolérable que l'un, tout-puissant, puisse désavouer une partie de son oeuvre étant donné que tout sort de lui et tout revient à lui.

Les psychiques n'ont pas la vision du vivant. Par le seul fait de s'imposer en tant qu'entités séparées, ils entretiennent et font proliférer les ténèbres. S'ils parvenaient à découvrir le vivant, ils seraient au moins son égal et porteraient atteinte à l'unicité de l'être. Ce qui est inacceptable. En revanche, les psychiques assument une fonction dont ils ne sont pas conscients. Se considérant comme différents de l'unique, ils maintiennent et aggrandissent le voile qui apparemment les en séparent. Ils restent dans le rêve tout en se croyant dans le réel ; néanmoins, face au réel, le rêve est sans consistance. Cependant en demeurant dans le mirage du multiple, ils protègent, sans le savoir, l'unicité de l'être et la prise de conscience de cette unicité. Plus les ténèbres s'intensifient, plus elles assurent et favorisent la reconnaissance de l'un à lui-même. Le corollaire joue également : plus la révélation s'accroît, plus elle augmente la protection qui lui est indispensable. Merveilleuse cosmologie où le voile participe, sans le savoir, au dévoilement !

Ce qu'on a appelé la chute est tout simplement une interprétation psychique -donc une fausse interprétation- de cet aspect du jeu cosmique que le gnostique appelle occultation. La pensée occulte par le truchement de cette pseudo-entité appelée personne : la gnose révèle l'être intemporel, grâce, non pas à la personne, mais au corps affranchi de la tutelle psychique : *"celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui" (log 80)*.

Identifié à sa personne, le psychique (Adam) subit le destin

d'une existence éphémère. Il est né ; il va mourir. Ayant retrouvé son être intemporel, le gnostique ne naît ni ne meurt.

La manifestation n'a pas été conçue pour la promotion des êtres humains, mais pour la révélation de l'unique.

Emile

* — * — *

Adam, dit la Bible, a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, le Père qui a donné naissance aux cieux et à la terre, au jour et à la nuit, aux luminaires et aux étoiles. En tant que réflexion de la puissance divine, il est donc bien issu d'une grande richesse et symbolise l'homme cosmique, la perfection humaine avant la chute.

Créé à l'image de Dieu, Adam n'est ni mâle, ni femelle. Il transcende ces deux aspects contradictoires et complémentaires dont la séparation engendre la dualité. Le sommeil d'Adam représente, selon Jacob Boehme, la première chute. S'éloignant du monde céleste, Adam s' imagine submergé par la Nature : oubliant son origine, il s'enfonce dans la matière. La création d'Eve, séparée d'Adam et issue de son côté (plutôt que de sa "côte"), est la conséquence directe de cette première rupture. Selon le Bereshit rabba : *le premier homme était homme du côté droit et femme du côté gauche ; mais Dieu l'a fendu en deux moitiés*. La perte de l'androgynie consomme la dualité des sexes qui est le propre de la nature animale : *Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? (log 11)*.

Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, dont goûtent Adam et Eve, symbolise une nouvelle descente dans le monde de la multiplicité (le Samsara). Pour Sainte Hildegarde de Bingen, avant la chute, Adam et Eve, encore innocents comme les petits enfants, ne connaissaient ni la souffrance, ni la mort. Mais s'étant retranchés de l'unité originelle, ils pénétrèrent dans l'univers de la dualité, dans la connaissance du bien et du mal, et c'est ce qui leur valut l'exil. Leur bile, qui ressemblait auparavant à un cristal étincelant, devint noire ce qui provoqua la maladie et la mort. On vit apparaître des bêtes venimeuses dont les sécrétions, autrefois délicieuses comme du nectar, se transformèrent en poisons violents. La discorde se répandit et la loi du plus fort succéda à la paix de l'Eden.

Parce qu'il n'a pas su saisir l'Un (l'Arbre de Vie), Adam a sombré dans la dualité (l'Arbre de la science du bien et du mal) et est donc devenu mortel. Ayant perdu, avec son innocence, le sens de l'éternité et de l'unité, chassé du paradis, l'homme n'aura de cesse jusqu'à la fin des temps de retourner au Centre, pour redécouvrir l'Arbre de Vie et guérir de la mort :

*Vous avez en effet cinq arbres dans le paradis
qui ne bougent ni été ni hiver
et leurs feuilles ne tombent pas.
Celui qui les connaîtra
ne goûtera pas de la mort. (log 19)*

Goûter l'Arbre du Paradis signifie retrouver l'Un, le Repos, la Vie authentique, ma Nature éternelle dont le modèle était en moi au commencement. Adam a goûté de la mort, il n'est donc pas digne du gnostique qui, comme Thomas, a bu et s'est enivré à la source bouillonnante que Jésus a mesurée (log 13). Jésus le Vivant me rend les clefs de la Gnose par lesquelles je sais que "Je suis Cela", par delà le bien et le mal, par delà la vie et la mort : *Le Christ est venu pour rétablir ce qui a été ainsi séparé au commencement et pour unir à nouveau les deux. Ceux qui sont morts parce qu'ils étaient dans la séparation, il leur rendra la vie en les réunissant ! (Evangile selon Philippe). Comme Jésus, "avant qu'Abraham fût, je suis" au-delà de tous les contraires, dans mon unité originelle que je n'avais perdue qu'en rêve :*

*Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul...
alors vous irez dans le Royaume. (log 22)*

Yves



RECHERCHES

Poonjaji - Christopher

Dialogues 2

Cassette 3 - Face A.

Christopher - *Poonjaji, il semble que certaines personnes comme vous le faites peuvent parler, communiquer à propos de la connaissance, alors que pour d'autres, les mots ne viennent pas aisément, bien qu'il y ait une réalisation silencieuse, une compréhension silencieuse. Quel serait votre commentaire ?*

Poonjaji - En général, dans la communication, nous avons besoin du mental pour observer quelque chose et en faire part aux autres. Mais dans ces descriptions le mental va de l'extérieur vers l'extérieur, alors que ce dont vous parlez, le mental ne s'éloigne pas d'où il surgit, et reste silencieux. Seule la connaissance est présente, elle est indépendante et n'a pas besoin de l'aide du mental pour communiquer.

C'est ainsi que vient cette description dont nous parlons, ce silence, ce vide absolu, sans forme, et même au-delà. J'en parle, sans aucun doute, mais je ne sais pas si je me sers du mental pour communiquer. Car le mental ne communique que ce qui est stocké dans la mémoire, laquelle peut permettre l'expression verbale. Toutefois je ne pense pas que le mental ait quoi que ce soit à faire dans ce silence et ce vide. Cependant je parle, mais ce que je dis n'est pas exact.

Alors d'où vient ce savoir qui fait que je peux parler à propos de cette connaissance spéciale, ou Prajna (c'est un mot que je n'utilise pas d'habitude) ? Prajna est une fonction transcendante qui n'a rien à faire avec le mental, l'intellect et les sens.

Comment ce Prajna choisit-il les organes des sens ou le mental pour qu'il y ait expression verbale ? Cela se passe pourtant ainsi, je ne sais rien de plus. Il y a des paroles à ce sujet qui ne sont pas aussi précises que si je décrivais un objet selon ce que j'en vois, comme par exemple le soleil. Je ne pense pas m'être exprimé avec grande précision, j'essaie de le faire et j'aimerais que d'autres le fasse. Cela peut être cerné ainsi, les mots doivent être pris selon la propre ambiance de celui qui décrit, car rien ne peut atteindre ce qui est au-delà de toute description.

C. - *Supposons que dans une situation semblable Poonjaji nous questionne et que l'interlocuteur comprenne que le mental en tant que passé ou mémoire, ne soit pas approprié. Je sais par expérience que, parfois, la seule façon d'être honnête avec soi-même est de*

dire "je ne sais pas", plutôt que d'essayer de trouver une réponse mentale. Pour certains, ce "je ne sais pas" sera clairement l'expression du vide, pour d'autres, une réponse immédiate vient du vide sans l'intervention du mental. Il semble donc que certaines personnes doivent dire "je ne sais pas" afin d'être sûres de ne pas faire intervenir le mental, tandis que d'autres répondent selon une connaissance immédiate et spontanée.

P. - Ce "je ne sais pas" est également juste, c'est une réponse spontanée qui venant de nulle part atteint la personne qui dit "je ne sais pas" et se reflète à nouveau à partir de là.

C. - *Pourriez-vous développer ?*

P. - Oui. Ce "je ne sais pas" vient spontanément du vide, ce non-savoir est donc le lieu du vide. Cette réponse est réfléchie sur le "je" de la personne qui ne sait pas. Donc du vide, une connaissance vient se refléter sur le "je" qui ne connaissait pas le vide et se reflète à nouveau à partir de là (re-reflexion).

C. - *Juste, juste. Donc, du vide quelque chose est exprimé ou manifesté qui touche le "je" lequel dit "je ne sais pas" ce qui est le reflet de ce non-savoir.*

P. - C'est une forme de non-savoir qui est à nouveau réfléchie, comme serait envoyée ailleurs une réflexion directe du soleil dans un miroir. Le miroir ne connaît pas le soleil, la lumière vient d'un lieu qui ne lui est pas connu. Donc ce "je" qui ne connaissait pas le soleil est maintenant capable de refléter ce qui ressemble au soleil. Ce n'est pas directement le soleil sur le "je" ou sur la personne, mais une "re-reflexion".

C. - *Un sentiment d'ignorance peut parfois se manifester simultanément dans cette réponse, comme "oh ! je ne sais pas, je devrais savoir, je ne peux pas répondre" et la personne ne peut pas apprécier le non-savoir dans le "je".*

P. - Je ne pense pas que ce soit de l'ignorance, car quand il dit "je ne sais pas", ce "je" a une connaissance de ne pas savoir. Comment cela pourrait-il être de l'ignorance ?

C. - *Bien sûr, toutefois il arrive qu'avec le conditionnement de l'éducation, la mémoire surgisse : "je ne sais pas, je suis stupide" au lieu de "je ne sais pas" avec reconnaissance.*

P. - Cela pourrait être un autre entendement, mais dans notre groupe, quand ce "je" (qui sait ce qu'est ce "je") dit "je ne sais pas", il n'est pas directement impliqué, car il est la connaissance même et c'est ce qui fait la différence. Mais si c'est le "je" personnel appartenant au mental qui dit "je ne sais pas", c'est à travers l'égo, c'est l'égo. Le "je" qui est lui-même connaissance, ou conscience, ou vide, n'a rien à faire avec l'ignorance et le savoir. Il brille de lui-même.

C. - Je me réfère à nouveau au commencement de ma journée. Lorsque je me suis levé, que j'ai fait ma toilette et commencé à ranger mes affaires, la question suivante survint spontanément : "Y a-t-il une différence quelconque aujourd'hui entre dormir, être réveillé et rêver ?" (ainsi que nous en avons parlé hier). Le savoir n'interférant pas, je constatais qu'il ne pouvait y avoir aucune différence entre le sommeil et l'état de veille, ce qui mettait en valeur la reconnaissance de ce "non-savoir".

P. - Ce que vous appelez non-savoir est la connaissance même. Il n'y a pas de différence, que vous dormiez ou que vous vous brosiez les dents... C'est un état sans état dans lequel toutes les activités sont et peuvent être acceptées, rien ne devant être rejeté, car il n'y a rien à rejeter et rien à accepter dans la conscience. C'est la voie d'une vie naturelle, au sein du vide, et toutes ces fonctions s'écoulent dans le vide même, pas à l'extérieur. Aucune activité ne peut avoir lieu sans que ce soit au sein du vide. Connaître cela, c'est mener une vie naturelle, c'est vivre dans la liberté et rien d'autre. Quoi que vous fassiez est une action naturelle et vous n'êtes impliqué dans aucune crainte de vous réincarner à la prochaine génération. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, cette compréhension ne vient pas du mental. C'est Prajna.

Questionneur 1 - Poonjaji ? Dans cette situation "je ne sais pas", sans idée au sujet de ce que cela puisse être, pour moi très rapidement l'engagement du mental est de vouloir savoir, pourriez-vous dire quelque chose à ce sujet ? Il pourrait y avoir une connaissance que je ne sais pas, puis le mental se met en mouvement et veut savoir.

P. - Veut savoir quelque chose, et ensuite ?

Q.1 - C'est comme un mal de tête... (rire)

P. - Oui, quand le mental veut savoir quelque chose, il se met en mouvement. S'il peut savoir, il bouge vers l'extérieur et s'accroche à l'objet du savoir. Et s'il ne peut pas, il retourne d'où il a surgi et reste tranquille. Maintenant que vous êtes silencieuse, où est le mental ? Où était le mental alors que vous étiez silencieuse ?

Q.1 - Je pensais que j'aimerais vous entendre dire cela à nouveau.

P. - Non, non, vous pouvez parler de vos pensées. A l'instant même vous étiez silencieuse. Où demeurait le mental pendant votre silence ?

Q.1 - Pendant le silence ?

P. - Où demeurait-il pendant votre silence ? Regardez maintenant, cherchez le mental en cet instant et répondez-moi : où est-il ? Soyez très attentive, très attentive pour regarder le mental.

..... long silence

Q.1 - *Il n'est pas ici. En fait il est nulle part. Des pensées surgissent, mais pas en un lieu défini.*

P. - OK., la pensée surgit et ne se fixe nulle part. Dans ce cas où retourne-t-elle ? La pensée qui surgit sans se fixer, l'appelleriez-vous une pensée ? Comment pouvez-vous la nommer ainsi à moins qu'elle ne touche quelque chose et s'y accroche, lui donnant un nom et une forme ?

Q.1 - *Je pense, je ne sais pas, c'est juste un mot que j'utilise pour décrire, des mots et des images qui viennent dans le mental... Une pensée n'est qu'un mot utilisé pour décrire...*

P. - Un mot ? Non, un mot doit donner une forme. Pouvez-vous dire un mot sans aucun sens de nom et forme ?

Q.1 - *Non, ce n'est pas ce que je veux dire.*

P. - Alors, que voulez-vous dire ?

Q.1 - *Je (inaudible)... (rires)*

P. - Un mot ne désignant aucun sens, aucun nom, serait le mot biblique qui était au commencement, qui était avec Dieu et qui était Dieu Lui-même... Voulez-vous dire ce mot ? (rires). Même cela n'a pas de sens... (rires)

Q.1 - *C'est si difficile, parce que...*

P. - Même ce mot dont je viens de parler retourne au vide lorsque vous le suivez à sa source : "Au commencement était le mot", donc au commencement de toute création était ce mot. Vous retournez donc au commencement, c'est à dire à l'origine de cette création laquelle était avec Dieu, et Dieu était avec le nom. Ce mot était Dieu lui-même, Dieu était le nom même. Ainsi, vous parlez de ce mot qui est le vide même... si c'est bien ce mot dont vous voulez parler... Ils ne définissent pas ce mot, ils le ramènent également à la source et le terminent là. Allez-y, puis donnez le sens de ce mot, vous retournez à la source. C'est ce que je vous disais sur son origine et son sens. Sans nom ni forme c'est l'origine même, la source même. Immédiatement, dès que le mot paraît, suivez d'où il vient. Il vient de quelque part ! Allez-y et voyez ! Quand vous retournez là, vous perdez votre entité et devenez le mot lui-même.

Q.1 - *Je sens alors qu'il n'y a rien à dire. Comment peut-on en parler ? Comment dire quelque chose ?*

P. - Nul besoin... nul besoin... Personne ne vous ennuyera... Je ne vous ennuierais pas, je ne vous parlerais pas... (rires). Lorsque vous ne me parlez pas et que je ne vous parle pas, nous sommes le même, n'est-ce pas ? Qui parle à qui, pour quelle raison ? Vous retournez à la source, je retourne à la source. Contemplons nos

visages... Alors nous nous reconnaitrons. Je reconnaitrai Hélène, et Hélène reconnaitra Poonja... (rires)

..... long silence

Q.2 - *Poonjaji, la musique et la danse peuvent-elles être une expression du vide, musique et mouvement venant du vide ?*

P. - Oui, oui, tout vient du vide.

Q.2 - *Parce qu'alors il n'y a pas de problème avec le mot, c'est juste quelque chose qui exprime...*

P. - Non, non, pour qu'il n'y ait pas de problème vous devez en être conscient sinon les difficultés surgiront, mais vous êtes néanmoins ce que vous êtes. Pour certaines raisons nous oublions et cela crée les difficultés. Vous avez donc besoin de connaître, soit à l'intérieur de vous, soit à l'aide d'une autorité extérieure. Je puis raconter une histoire à ce propos :

C'était un roi qui voulut chasser la nuit, et la reine l'accompagna pour assister à une chasse au tigre. Elle prit son jeune fils de trois ou quatre ans et le laissa dans le campement avec deux servantes. Le soir vers dix heures le roi et la reine partirent dans la jungle à dos d'éléphant avec d'autres chasseurs armés de fusils, tandis que l'enfant dormait gardé par les deux servantes. Dans le milieu de la nuit, alors que les deux femmes dormaient, l'enfant s'éveilla et se mit à chercher sa mère : "Mama, mama..." Il marcha ainsi le restant de la nuit dans la forêt et fut trouvé tôt le matin par un potier parti creuser le sol pour ramasser de l'argile. L'enfant avait ses vêtements de nuit, il pleurait. Cet homme n'avait pas de fils, aussi l'emmena-t-il et entreprit-il de l'élever. Et comme il l'avait trouvé dans la jungle, il le nomma Junglee. C'est donc sous ce nom qu'il fut connu dans son village.

A son retour au matin, la reine demanda où était l'enfant. Les servantes ne pouvant répondre, elle se mit à pleurer. On commença à le chercher, certains pensèrent qu'il avait été dévoré par un animal sauvage, mais la mère souhaita trouver des restes, ne serait-ce que les os, pour pouvoir oublier. Les recherches étant infructueuses, le roi envoya quatre groupes dans des directions différentes avec pour instructions de transmettre tous renseignements à son sujet, mais de ne revenir qu'avec l'enfant.

Sept à huit années s'écoulèrent sans nouvelles. Un jour, se rendant à un puits pour étancher leur soif, les hommes d'un des groupes demandèrent à boire à un gamin qui puisait de l'eau. Le garçon leur passa son seau. Après avoir bu, ils lui dirent :

- Tu es un brave garçon, comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Junglee.

L'étrangeté du nom attira l'attention des policiers, qui lui demandèrent de les emmener à son père. A leur vue ce dernier eu des

craintes et répondit à leur demande :

- Ce n'est pas notre enfant, je l'ai trouvé pleurant dans la forêt il y a sept ou huit ans alors que j'étais allé chercher de l'argile. Comme personne ne répondait à ma demande concernant son origine, ma femme et moi-même l'avons gardé et élevé comme s'il était notre fils.

Prenant en compte les 7 ou 8 années écoulées un policier dit :

- L'ignorez-vous... Il est le fils de votre roi ! C'est le prince, quant à vous, venez avec nous !

Alors le potier eu peur et dit en pleurant :

- Je l'ignorais, autrement je l'aurais rendu.

- Ne craignez rien vous serez récompensés, aussi suivez-nous.

Entre temps les amis de Junglee vinrent le chercher lui disant :

- Viens Junglee, nous n'avons pas terminé notre jeu de cache-cache hier, tu nous dois une partie.

Mais le garçon avait entendu le policier dire qu'il était prince, aussi répondit-il :

- Ne m'appellez pas Junglee, ou je vous fais arrêter par ma police !

Que s'était-il passé pour que le fils du potier devienne prince, qu'avait-il fait ? Je vous pose cette question maintenant : Comment Junglee, fils de potier, était-il devenu roi ?

Q.2 - *Parce qu'il fut découvert par ceux qui le cherchaient.*

P. - En premier lieu, il était déjà prince !

Q.2 - *Mais il l'ignorait. ... Ahhh !... (rires)*

P. - Par lui-même il l'ignorait. Mais il était déjà prince au sein de la famille du potier. L'or reste de l'or qu'il soit dans une poubelle ou chez le joaillier. Mais il ne savait pas... Il se peut que l'on ait besoin d'une autorité : le policier étant l'autorité, il devint instantanément le prince qu'il était déjà. Nul besoin d'exercices ou d'étapes... gouverneur, gouverneur général... etc...

Voici l'information : vous êtes toujours libre... Si vous n'en avez pas conscience, une autorité, un Maître connaissant le secret et convaincu que la liberté se trouve là, peut vous permettre de voir ce que vous êtes déjà. Il ne vous donne rien de neuf ! Alors cette connaissance agit, elle doit agir d'elle-même, même si l'information vient de l'extérieur (vous devez être roi, comme ce garçon était prince avant même qu'on le lui dise). Mais nous l'avons perdue, nous l'avons oubliée, je ne sais pour quelle raison... (rires)

Q.2 - *Alors le Maître nous aide à réaliser qui nous sommes déjà.*

P. Le Maître ne prétend pas vous avoir donné le royaume. Vous étiez roi. C'est la seule information. Il ne vous donne rien, puisqu' il ne vous donne que ce qui vous appartient déjà.

Q.2 - *C'est comme dans le bouddhisme où l'on dit que tout le monde a la nature du Bouddha.*

P. - Oui, la nature du Bouddha est là.

Q.2 - *Mais ils l'ignorent, ils s'éveillent à cela.*

P. - Avant même que le Bouddha ne s'asseye sous l'arbre, la nature de Bouddha était là. La liberté n'est pas tombée de l'arbre... (rires)

C. - *Il me semble que certaines personnes pensent qu'elle est tombée de l'arbre, c'est pourquoi elles vont là-bas. (rires)*

P. - Cela aide aussi... J'avais rapporté de l'arbre de la Bodddhi une brindille et une feuille que je gardais avec moi dans mon livre... (rires) Parce que cet arbre avait eu le satsang d'un homme réalisé... En ce sens, il était sacré...

.....

Q.2 - *Puis-je poser une autre question ? Dans le cas où un enseignement ou un Maître ne contribuerait pas à l'éveil, la dévotion serait-elle une aide en elle-même ? Car je vois beaucoup de gens accomplissant très sincèrement de nombreuses dévotions, parfois pendant des années, voire toute leur vie, sans peut-être trouver la libération. Pensez-vous que cette dévotion soit profitable ?*

P. - Elle est très utile à condition qu'ils sachent exactement de quoi il s'agit. Cette dévotion pourrait être la fin de toutes les pratiques. Mais si elle comporte les notions de divin, de dévot et de dévotion elle détruit un homme. Car là n'est pas sa signification.

La dévotion est amour suprême, ou quête suprême pour ce qui est au-delà de l'imagination. Vous devez vous vouer à ce que votre mental ne peut imaginer, et vous l'êtes automatiquement. Cette dévotion se lèvera de l'intérieur et le dévot fusionnera ou se dissoudra dans cette inimaginable suprême... non-existence ... qui n'a jamais existé. Nous sommes tous voués à cela, car nous nous fatiguons à toujours vouloir, nous peinons et nous nous lassons. Nous souhaitons nous reposer n'est-ce pas ? Nous nous mettons en quête : où trouver le repos ? Comme chez un dévot cherchant le divin, un désir ardent se lève d'arriver, nous voyons le but et le cherchons en son lieu propre, c'est-à-dire en la non-existence suprême. Cela nous donnera le repos et notre dévotion fusionnera dans ce suprême non-manifesté.

L'amour pour le non-manifesté est dévotion, et le divin est le non-

manifesté. Le dévot est celui qui cherche le non-manifesté au-delà de toutes manifestations. Cela se nomme "dévotion suprême". Quel est le sens du mot Bhakti ? Le sens habituel se trouve dans l'expression : Bhagavân, Bhakta et Bhakti : le divin, le dévot et la dévotion. Ce n'est pas la signification de Bhakti, qui veut dire : "ce qui ne peut être divisé", Bhakta signifie unité, donc Bhakti est ce qui unit, ce qui ne divise pas un dévot et le divin. C'est le sens véritable.

Q.2 - *Alors la dévotion ne répond en général pas à l'attente qu'on en a, parce qu'elle s'adresse à un objet au travers du mental au lieu d'aller droit au but suprême.*

P. - Oui, au travers du mental vers un autre objet de dévotion ou d'amour, comme vous voulez ; mais comment appeler être sans mental et sans objet dans le mental ? Pas de mental, pas d'intention dans le mental pour aller quelque part ?

Q.2 - *La vacuité.*

P. - Oui. Vous pouvez également appeler cela dévotion, dévotion point final. L'amour est présent dans la vacuité. Prononcez le mot "vide", et quelque chose se lève dans votre mental, n'est-ce pas ?

Q.2 - *La compassion se lève dans la vacuité.*

P. - C'est l'amour, car vous devenez la mère suprême : Là, vous accueillez tout, vous devez donc tout cajoler comme une mère, et c'est ce qu'on appelle dévotion. Vous êtes heureux dans la liberté : ni les formes, ni les apparences de l'état de veille ne sont là lorsque vous vous endormez, vous êtes absolument vide et vous êtes très heureux. Seul le vide de forme, d'apparence, vous apporte ce bonheur. Vous pouvez nommer cela dévotion, mais ce mot risque d'être mal interprété, il vaut donc mieux éviter de l'employer. Si vous prenez un support, gardez-le sans signification (rires), et essayez vous-même sans vous accrochez à aucun objet de plaisir. Donc ces dévots qui nomment cela "divin, dévot et dévotion" ne connaissent pas le vrai sens de dévotion et se perdent, ils n'arrivent nulle part. Je n'y vois aucun résultat.

Parlant de bhakti, je puis citer Rama bhakti qui est divin, et Hanuman qui est un bhakta. En premier lieu, Rama est Celui qui s'étend partout, qui pénètre tout, tous les coeurs, (phrase en sanscrit) tous les êtres, tout ce qui existe. Quant au bhakta Hanuman, il n'a pas d'ego. Donc un bhakta est sans ego, et le divin est sans forme. Ils sont tous deux le même, et cela se nomme bhakti. Les gens l'ignorent, on ne leur a jamais expliqué cela.

Il y a également Râsa et Krishna bhakti, dont vous avez peut-être entendu parler. Râsa signifie substrat et Krishna attraction, (phrase en sanscrit), ce qui attire tous les êtres vers la source.

C'est donc la même chose. Peut-être ai-je obtenu ces significations pour mon usage, je ne sais. (rires)

Q.2 - *Je n'avais jamais entendu une telle description, c'est très beau, c'est une description très ample.*

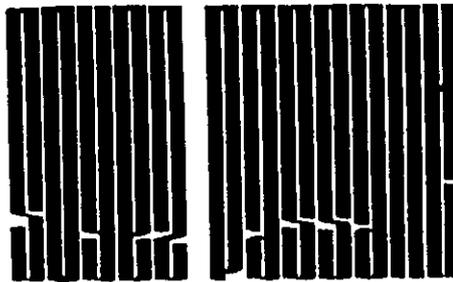
P. - C'est la signification... (rires) Cela figure même dans la Gita. Je puis vous en citer un çloka : (phrase en sanscrit)... Quel en est le sens ?

"Dirigez le mental vers sa source, et ne pensez pas". Qu'est-ce que ceci ? "Conservez le mental face à la source et arrêtez de penser" (rires)...

fin de cassette 3/ face A

traduit par Alain Maroger

(à suivre)



L'ART ET LA CONNAISSANCE

La Poésie est le réel absolu.
Novalis

On naît poète, on ne le devient pas.

On naît gnostique, on ne le devient pas.

Ce don inné est-il le même chez l'un et chez l'autre ?

Ce qu'on peut dire d'emblée, c'est qu'il est à l'origine d'une aventure qui n'est autre qu'une quête d'identité. Lorsque la quête aboutit, le constat est identique. Pour l'exprimer, le gnostique se découvre poète et le poète, s'il est au fait de la gnose, se reconnaît gnostique.

Au cours de cette aventure, des coïncidences surgissent, des correspondances apparaissent. "Les parfums, les couleurs et les sons se répondent" Sans se concerter, le poète et le gnostique se rejoignent. Chacun chante avec les moyens d'expression qui lui sont propres son bonheur de se découvrir toujours nouveau et toujours immuable. C'est la fonction créatrice qui s'exerce. Le poète, René Char¹, nous livre son secret : "Le dessein de la poésie étant de nous rendre souverain en nous impersonnalisant, nous touchons, grâce au poème, la plénitude de ce qui n'était qu'esquissé ou déformé par les vantardises de l'individu". Ce secret le gnostique le partage avec le poète : "Ce qu'on ne voit pas par l'oeil, ce par quoi l'on voit les yeux, c'est Brahman, sache-le bien². Chez l'un et l'autre la révélation exige l'abandon de la pensée : l'aptitude à créer remplace l'aptitude à apprendre. La connaissance se substitue au savoir, l'être intemporel à l'être temporel.

La pensée prolifère par accumulation en associant acquis et projections. C'est ainsi que la personne, pseudo-entité éphémère, se constitue par l'assemblage en un point unique de l'espace-temps de ce que les autres mettent en elle, passé et devenir. Plus le temps passe, plus la pensée s'hypertrophie et moins elle arrive à maîtriser l'énergie qu'elle mobilise, d'où l'angoisse sans cesse croissante de notre monde.

Le gnostique et le poète ne cèdent pas au vertige de la pensée. Chez eux, la fonction créatrice ne peut s'exercer réellement que s'ils sont sans mémoire et libérés de l'emprise des images. Découvrant leur nature véritable, ils éprouvent le bonheur toujours renouvelé de le dire, de le célébrer, de le chanter en mettant en oeuvre les dons qu'ils se sont découverts à l'écoute d'eux-mêmes.

Avec le temps, le fossé se creuse de plus en plus entre l'activité de la pensée, propre à la personne, et la fonction créatrice, propre à l'être qui ne naît ni ne meurt. - Que peut-il y avoir de commun entre le chasseur de bisons de l'époque magdalénienne et l'astronaute de notre époque ? - Le déploiement de plus en plus gigantesque et menaçant du savoir des hommes n'apporte pas

de réponse à son angoisse existentielle. En revanche, la fonction créatrice puise toujours à la même source, quels que soient le temps et le lieu. Les grands créateurs de l'art contemporain se trouvent en affinité avec les génies anonymes des grottes de Lascaux.

Cependant entre la pensée et la connaissance le déséquilibre n'est qu'apparent. La gnose est sous-jacente à l'espace-temps. Plus la pensée est sujette à l'inflation, plus la révélation est à l'oeuvre. Le psychique l'ignore ; le gnostique et le poète le découvrent.

1. René CHAR, Bibl. de la Pléiade, p. 359.
2. Kena Upanishad.

Emile GILLABERT

* * *

Poésie et Gnose

Le poète, c'est-à-dire, étymologiquement, celui qui agit, qui est la cause de, qui effectue, qui fait, celui qui crée - et, plus spécifiquement dans mon propos, celui qui s'exprime au moyen de l'art contemporain - est sensible à l'existence d'une réalité fondamentale dont ne peuvent se saisir et rendre compte par eux-mêmes l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, ni la vue.

Donc une réalité indescriptible et indéfinissable, mais que le poète a pour vocation de décrypter au bénéfice des sens ; c'est ce qui explique l'usage particulier qu'il fait de la matière à cette fin.

Une réalité que le poète vit, plus qu'il ne la perçoit, comme par le fait de vibrations, telles que celles d'une lumière invisible ou d'une musique inaudible, mais présente.

Dès lors le poète, par sa création, témoigne de ce qu'il vit ainsi, très singulièrement, hors les fonctions biologiques de respiration, d'assouvissement de la soif et de la faim, de sommeil, de protection de soi, de reproduction et, cependant, grâce à elles sans lesquelles il ne peut y avoir de fonction créatrice ; fonction créatrice qui, pourtant, les dépasse.

Et il en témoigne à l'unisson, donc au rythme, de ces vibrations. C'est la raison pour laquelle, à la différence du romancier, de l'essayiste ou du philosophe, le poète ne raconte pas, ne disserte pas, ne démontre pas, mais chante.

Et parce que cette réalité, plus impalpable que l'air, doit se vivre en une sorte d'état d'apesanteur, le poète ne marche pas

mais danse. Et parfois, même, il lui arrive de voler et de voler haut !

Et cet état confert à sa mouvance une grande liberté ; liberté qui s'exerce alors dans le choix des mots, comme des sons, des saveurs, des arômes, des volumes et des contours, des couleurs et des espaces, ainsi que de leur agencement, selon l'intuition du poète.

Liberté de traduction d'une réalité intangible mais vécue personnellement ; donc liberté à l'égard des idées reçues, des dogmes, des poids sociaux, des conditionnements séculaires.

Ce qui ne signifie pas que l'entreprise soit aisée. Il ne faut, en effet, pas sous-estimer l'effort qui est requis pour échapper à l'attraction quotidienne ! Effort identique, d'ailleurs, à celui que demande, a priori, dans un monde mercantile, la réalisation d'un acte gratuit. Néanmoins, et paradoxalement, rien ne doit être forcé dans le processus de création mais, au contraire, tout doit être vécu puis accompli avec la patience même qu'exigent l'interrogation puis la connaissance de soi-même, de son essence, de son identité véritable.

L'occupation et l'exploration du territoire de la poésie - dans son acception la plus large et la plus précise, telle que retenue ci-dessus - sont éminemment subjectives en ceci qu'elles impliquent un constant approfondissement de la conscience de soi vécue parmi toutes ses composantes - physiques et psychiques, objectives et subjectives, externes et internes - et vécue dans les relations entre l'être vivant et la chose inanimée, l'abstrait et le concret, le rêve et la réalité, l'absolu et le relatif... éléments contradictoires qui, soudain, ne le sont plus, car contenus les uns dans les autres, sans distinction aucune : c'est ce que doit attester l'oeuvre poétique véritablement achevée.

C'est pourquoi l'oeuvre poétique moderne n'a pas à être comprise, dans le sens d'une appréhension logique conventionnelle, mais doit être sémantiquement vécue comme le fait de prendre et de contenir et, dans le même temps, de se laisser prendre et d'être contenu, en toute confiance et en toute complicité.

Et, s'agissant de l'art contemporain, de la poésie contemporaine, libres du passé et du futur et libres du quotidien pour être au présent, je ne saurais mieux souligner leur intemporalité qu'en citant Héraclite d'Ephèse (Acme : 504-501 av. J.C.) :

Embrassements

Touts et non-touts

Accordé et désaccordé

Consonant et dissonant

Et dans toutes choses l'Un

Et de l'Un toutes choses.

Et c'est justement à la stricte faveur de l'action créatrice que le poète, au point d'orgue, se découvre et se connaît, tout à la fois, compositeur, musicien, acteur, instrument, lumière, voix, auditoire et globalement, l'opéra lui-même, créé et perçu. Donc vécu.

Sans pour autant que rien soit gagné, l'instant unique revendiquant sans répit d'être reconduit et cela, principalement, dans le cadre de l'échange qui s'établit - parce qu'il doit s'établir - entre celui qui crée et celui qui reçoit. Et qui recevant, crée.

Jacques LELONG

* * *

Art poétique - Art gnostique

*Sur notre terre exilé,
Il contemplait désolé
Le ciel, en se souvenant
Du beau pays étoilé
Qu'il habite maintenant.*

*Charles Cros
(Li-Taï-Pé)*

Tout gnostique, tout poète est un exilé sur terre, un roi sans royaume, un être en quête de Soi-même, d'une vérité à laquelle il ne cesse toute sa vie d'aspirer jusqu'à ce qu'il la réalise :

*Un poète est un roi déchu.
Assis parmi les cendres de son palais,
il tente d'en faire renaître
une toile de paroles. (Kalil Gibran)*

Comme le prince de l'Hymne à la Perle, le poète a perdu tous les attributs de sa dignité, au point d'en oublier presque complètement -sauf peut-être quelques vagues réminiscences, voire un "mal vivre" qui le rend toujours insatisfait de tout le pays d'où il est issu, sa propre origine royale :

Nous avons entendu ces sons au paradis et bien que la terre et l'eau aient jeté sur nous leur voile, nous retenons de faibles réminiscences de ces chants célestes. (Rumi)

Le beau pays natal est à reconquérir, le beau pays qu'il n'a revu depuis l'enfance et sa défense est dans mon chant... (Saint-John Perse)

La dignité du poète est telle pourtant qu'il suffit parfois d'un message, d'une parole, d'un mot ("Souviens-toi que tu es un

filis de rois...") pour que dans une sorte d'extase, d'illumination silencieuse, tout (le Tout) se réveille en son coeur. La Perle est en moi et je ne le savais pas :

Le poète est en quête perpétuelle de la note cristalline de son coeur. (Kalil Gibran)

Le livre du soufi n'est pas composé d'encre et de lettres : ce n'est qu'un coeur blanc comme la neige. (Rumi)

Tout poème est une tentative de percée par-delà le mental afin de briser la logique rassurante de la raison, celle qui me fait m'identifier avec ce que je ne suis pas, cette prison que constitue le nama-rupa, le "nom et la forme" - mon corps-ego. A l'écoute de l'inaudible, en quête de sa propre origine, le poète cherche à exprimer l'inexprimable, à fixer le vertige de l'immuable. Le sens d'un poème est au-delà des mots qui le composent. Chaque vers est comme un mantra dont la répétition m'ouvre la porte du non-dit, pacifiant ainsi spontanément le mental pour le ramener à la source de toute chose, à cette Beauté qui n'est autre que celle de l'Absolu. Aimer le Beau, aimer ce qui fait frémir, c'est aimer Dieu : *Dieu est un Etre Beau, Il aime la Beauté... Et si tu aimes un être pour sa Beauté, tu n'aimes nul autre que Dieu, car Il est l'Etre Beau. (Ibn Arabi)*

Vous tous les dévorés d'absence, connaissez-vous enfin la Vie ? dit Charles Dumont dans sa chanson intitulée "Les Maudits". La rage du poète, qui se manifeste parfois par "un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens" (A. Rimbaud) et nécessite même une descente aux enfers (celle de Dante dans la Divine Comédie ou de Rimbaud dans une Saison en enfer), n'a-t-elle pas en définitive pour but que de retrouver ce calme, cette paix, ce repos antérieur à tout mouvement : Si Dieu m'accordait le calme céleste, aérien, la prière -comme les anciens saints. (Rimbaud)

Le délire poétique s'achève donc en ce point où s'abolissent toutes les contradictions : *Toute musique n'est qu'une suite d'élans qui convergent vers un point défini de repos. (Igor Stravinsky) ; Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement (André Breton, Second Manifeste du Surréalisme). Ce point n'est-il pas assimilable à la Vacuité, au Nirvana, ce non-lieu où s'éteint tout désir, toute dualité, ce néant où je découvre ma véritable réalité ? Tout poète n'aspire-t-il pas, comme Rimbaud, à cette sagesse orientale qui lui rappelle sa propre origine : Je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle (L'Impossible) ? L'Orient m'attire tant il est vrai que toute quête, même inconsciemment, est une quête du Soi, une quête du Repos : Qu'a-t-on fait du brahmane qui m'expliqua les Proverbes ?... Ma sagesse est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon néant, auprès de la stupeur qui vous attend ? (Vies)*

Platon avait banni le poète de la Cité, non sans le couvrir d'honneurs. Le poète n'est-il pas pourtant "inspiré" par les Dieux ? N'est-il pas à même de comprendre le langage des oiseaux, ce langage mystique de l'ineffable d'avant l'épisode de la Tour de Babel, qui permet de communiquer avec l'incommunicable ? La poésie n'est-elle pas alors vision de la sagesse ?

*La poésie est une sagesse
qui enchante le coeur.
La sagesse est une poésie
qui chante dans l'esprit.
Si nous pouvons à la fois
enchanter le coeur de l'homme
et chanter dans son esprit,
il vivra alors dans l'ombre de Dieu. (Kalil Gibran)*

Qui remonte à la source devient la sou(rce de toute chose. Le monde est comme un "Grand Jeu" venu à l'existence par la parole, le Verbe Divin : *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu... (Jn 1.1)*. Dans le Rig Véda, Vak, la Parole dit même : *C'est moi qui enfante le Père au sommet de ce monde (X, 125 6-7)*. Dieu est donc le première poète : *Dieu a été poète lorsqu'il a fait le monde et son immortelle épopée est écrite avec des étoiles (Eliphaz Levi)*. Dans les Védas, le poète, le Kavi, est le voyant qui recrée le cosmos. Il est "le poète mesureur, le poète de l'agencement qui promeut le cosmos en le chantant". C'est en son propre sein que le poète, par sa parole, réalise l'union cosmique puisque son monde intérieur réunit tous les mondes : *Ce qui réside à l'intérieur, il le voit aussi à l'extérieur (Kabir) ; Tout ce qui existe dans le monde n'est pas n dehors de toi (Rumi)*. A l'absolu de la poésie répond l'écho du silence provenant du pays d'avant toute naissance, du pays du NON-NE :

*Et là ! que voulions-nous dire, que nous n'avons su dire ?...
... Et comme d'un pays futur on peut aussi se souvenir,
Il nous est souvenu du lieu natal où nous n'avons naissance,
il nous est souvenu du lieu royal où nous n'avons séance...
(Saint-John Perse, Amers)*

Yves MOATTY

Le Peintre

Je suis l'Inconnaissable qui aspire à se reconnaître et je peux satisfaire ce désir éternel grâce à ce corps qui, libéré des voiles tissés par le mental, désentravé de la pensée, devient le temple de ma propre reconnaissance.

C'est par l'entremise du corps-Lumière, merveilleux instrument de mes retrouvailles, but unique de ma manifestation, qu'il m'est possible de fonctionner parfaitement en réalisant le passage de l'Inconnaissance à la Connaissance.

Ce corps, je l'investis et je l'utilise pour sa fin et pour ma faim : La TOILE est BLANCHE, le bras, la main, je les dirige et les meus en une danse vibrante, selon une pure gestuelle ; les couleurs apparaissent spontanément, elles s'appellent, se répondent, s'organisent dans le dialogue du clair et de l'obscur donnant lieu, au grès de mon insondable fécondité, à l'expression du modèle.

Je suis celui qui fait voir par l'entremise des modèles (log 84) et celui qui perçoit grâce au corps-lumière orienté vers les modèles. Je réponds ainsi au besoin de me voir, de pénétrer ma vacuité et de parcourir les luxuriantes et verdoyantes vallées de mon intangible Réalité.

Je découvre comment, me concrétisant vers la forme, je mets continuellement au monde ma manifestation. Les objets, les images, simples prétextes et occasions, me servent pour laisser passer la frange irisée, le reflet coloré, pour capter le jeu du clair et de l'obscur.

Ainsi dans un ravissement et un ruissellement continu, je m'exprime en me découvrant : Je suis la Beauté et je me vois partout dans le murmure des couleurs, dans ces formes floues qui surgissent de l'invisible, qu'il est impossible de définir avec certitude et qui ne se laissent jamais circonscrire, investir ou rompre par la pensée ; elle voudrait bien intervenir en schématisant, en précisant et en conceptualisant. Non ici le mental n'a plus de pas-de-porte.

Que ce soit par la couleur incarnat d'une douce figure ou par le vert profond d'une émeraude, la Beauté de toutes choses me rappelle à moi-même car Je suis la Lumière d'où tout sort et où tout revient. Lorsque par ce corps, je peins, je poursuis inlassablement dans une joie toujours nouvelle mon interminable auto-portrait. Alors surgit en un éclair fulgurant et immobile mon Visage Originel.

Edmond REYNAUD

L'art des sons

C'est ainsi que traditionnellement l'on définit la musique. Mais, sans doute faut-il aussi s'arrêter au sens du mot "art".

"Art, artiste, art de vivre", n'est-ce pas précisément ce qui ne se définit pas, ce qui échappe aux règles, aux écoles et finalement au temps ? Pourtant, au fur et à mesure de son évolution, la préoccupation première de l'homme a été d'établir une hiérarchie de l'univers au sommet de laquelle il s'est installé d'emblée. Ayant ainsi glorifié sa propre image, l'homme a bien été contraint de constater son caractère éphémère.

Alors, pour tenter d'y échapper et se perpétuer, il s'est inventé des dieux ou bien a décrété que certains parmi les siens seraient dieux voire même Dieu ! De ce carcan patiemment tissé et remis sans cesse sur le métier, s'échappent çà et là des êtres qui, soudainement, se savent indifférenciés de l'univers et du temps.

Timides tout d'abord, ils se sentent "bouleversés", puis "émerveillés" pour finalement, ayant renversé les idoles, "régner sur le tout". Lent et douloureux au début, ce parcours a la soudaineté de l'éclair et anihile "la personne" qui l'entreprend. Mais pour certains, qui savent que l'anse de la cruche est irrémédiablement brisée, il est dur d'accepter que son contenu se déverse derrière eux sur le chemin.

Parmi d'autres monakhos, l'artiste peut se trouver sur ce chemin-là. Il aura reçu en outre la faculté d'exprimer son indifférenciation à l'univers et au temps par des mots, des images ou des sons.

"L'art des sons" peut donc se définir comme la faculté d'exprimer ce que l'on nomme volontiers l'inexprimable. Au-delà et malgré les écoles, les styles, les techniques ou les époques, le "moment musical" se traduit pour moi par un "espace de silence" !...

La musique doit en effet faire taire le commentaire. De tous temps, mais plus encore à notre époque médiatisée, le commentaire veut expliquer et classier, le pire étant d'ailleurs lorsque le compositeur se prête lui-même au jeu.

Le "pourquoi" d'une composition musicale est une question des plus sottes qui soit ! - On peut dire avec U.G. "si la réponse (en l'occurrence la musique) est bonne, la question disparaît". Par contre, si la musique est mauvaise, alors parlons-en, mais dans ce cas il n'y aura plus d'espace de silence, donc plus de musique ! Le compositeur lui-même donne quelquefois un titre à une oeuvre : "Concerto pour violon et orchestre, à la mémoire d'un ange". Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, il s'agit d'un sous-titre. Ce qui importe d'abord, c'est l'écriture pour violon et or-

chestre, même si la mort tragique d'une jeune fille de seize ans a pu bouleverser Alban BERG.

Certains compositeurs comme Frédéric CHOPIN ont choisi des formes convenues et répertoriées pour s'exprimer : valse, mazurkas, etc.. Cependant, leurs oeuvres les plus intérieures et les plus universelles ne portent aucune mention sinon celles "d'études"...

Les titres de certaines oeuvres de BEETHOVEN sont plus connus que leur musique. Combien cherchent à connaître ou faire connaître les sans-titres, les sans-objet, les espaces de silence ?

Une autre forme de "musique à programme" est évidemment l'opéra. La voix est alors un instrument comme un autre, et les syllabes des mots utilisées par le compositeur pour leur sonorité. Lorsque le texte prend le pas sur la musique, ou lorsque la musique n'a pas le souffle de la situation dramatique, il n'y a plus lyrisme mais superposition de deux langages et... l'on s'ennuie !

Pour cette raison, les compositeurs ont souvent des relations difficiles avec les librettistes, mais peuvent se tromper lourdement lorsqu'ils décident de se passer d'eux ! Exemples :

- Richard WAGNER : La tétralogie
- Olivier MESSIAEN : François d'Assise.

Il arrive aussi que la superposition d'un texte parlé et d'une musique soit voulue. Cela se voit assez souvent de nos jours. Malheureusement, texte et musique se gênent bien souvent, et leur combinaison semble vouloir palier à un déficit de qualité par la quantité.

Enfin, dans le cas où le sujet est imposé et le texte a un caractère traditionnel ou "sacré", la musique peut tout tirer à elle... quand il s'agit de celle de Jean Sébastien BACH ou Wolfgang Amadeus MOZART (dont les messes sont du MOZART à propos d'une messe !). Dans tous les cas, le musicien (comme d'autres) doit se garder de ce que l'on peut appeler "le monde", car sur son plan de créateur, celui-ci n'est pas digne de celui-là.

Il faut aussi évoquer une autre forme de création musicale qui est la plus ancienne et qui a retrouvé une vie nouvelle avec le Jazz. Née de la rencontre afro-américaine, cette musique suscite une création spontanée, sorte d'ici et maintenant toujours renouvelé mais exigeant, n'en doutons pas, une préparation antérieure et intérieure intense.

Les meilleurs spécialistes de nos conservatoires nationaux dits classiques peuvent se poser bien des questions en écoutant les improvisations de : - Louis ARMSTRONG
- Ella FITZGERALD

- Lionel HAMPTON
- John CULTRANE
- Thelonius MONK
- Duke ELLINGTON
- Miles DAVIS... entre autres !

L'improvisation est la forme musicale la plus archaïque qui, comme la tradition orale, a précédé l'écrit, et l'on peut regretter de ne pas pouvoir écouter celles que J.-S. BACH offrait chaque dimanche aux paroissiens de Saint-Thomas de Leipzig.

De même qu'aujourd'hui on peut regretter que des organistes aient eu du mal à transcrire dans leurs oeuvres écrites la fraîcheur ou la force de leurs improvisations, exemples :

- Marcel DURPRE
- Olivier MESSIAEN.

Si la création musicale est l'aboutissement d'un long travail... d'une vie en musique, l'écriture musicale, pour les plus grands compositeurs, s'effectue sans l'intermédiaire de l'instrument.

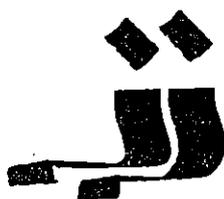
Celui qui possède 'l'oreille absolue' entend ce qu'il écrit et ce, bien avant de l'écrire. Il ne vérifie sur l'instrument que pour sa propre satisfaction. L'oreille absolue rejoint ici la main du peintre et celle de l'écrivain qui, à un certain niveau de silence, agit comme guidée mystérieusement du dedans vers le dehors. Ne peut-on dire qu'il se passe ici ce que décrit très précisément le logion 77 :

"Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le tout.
Le tout est sorti de moi
et le tout est parvenu à moi..."

Aujourd'hui, où les interprètes ont à leur disposition des systèmes d'amplification et de modification des sons et des rythmes à l'infini et les compositeurs des ordinateurs leur permettant l'écriture et l'écoute simultanées de toutes combinaisons harmoniques et contrapontiques, beaucoup pensent qu'improvisation et composition sont à leur portée !

Il reste que là comme ailleurs ils seront choisis "... un entre mille et deux entre dix mille..." et que, là comme ailleurs "...debout, ils seront UN" (log 23).

André MICHELIN



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Nombreux sont les chercheurs à un cheveu de leur réalisation qui n'arrivent pas à s'impliquer totalement dans ce qu'ils sont en réalité. Ils continuent de cultiver le sentiment d'une présence sans s'affirmer résolument dans leur suprême réalité.

Je suis l'Unique, d'un seul "bloc", sans plus aucun sentiment de séparation possible... Je suis présence englobant la conscience et j'utilise le corps vidé de tout ce en quoi je ne me reconnais pas... "même si ce qui n'est pas moi est un pur joyau sorti de moi".

M.

~

... La nostalgie se muerait en détresse si je ne pouvais quand bon me semble me retrouver moi-même. C'est alors que je mobilise la présence de mon frère qui n'est autre que moi. Lui écrire est une façon de me vivre non pas comme quelqu'un parmi d'autres mais comme le grand solitaire qui réalise son unicité dans la sollicitation de l'autre qui est le même. Ainsi, n'étant pas une personne, mais l'unique, il s'accueille lui-même en recevant mes propos, comme je m'accueille moi-même en recevant les siens. Par ce truchement, c'est le même qui se vit, qui dit : "Il n'y a que moi dans l'apparence du multiple".

E.

~

... Quiconque ne vit pas lui-même la libération du mirage de la personne ne peut absolument rien entendre de mon dessein initial. Et à plus forte raison saisir combien cet univers tout en tier n'existe que pour me permettre la préparation à mon auto-connaissance. Initiation accomplie dès la reconnaissance de ma véritable identité, de ma place réelle et de mon incontestable autorité.

M.

~

Si je néglige de me célébrer, je néglige de vivre.

Me célébrer est Art de vivre, sans aucune discipline. Je lâche le personnel soumis aux changements, aux alternances. J'accueille la vision juste et me trouve immédiatement libéré du malaise de l'illusion.

Me célébrer est acte d'amour dont je suis le récepteur et l'émetteur. Qui n'a jamais rêvé d'être plein d'amour et pleinement aimé ? Celui qui se trouve lui-même, bien sûr. Ma célébration est d'une totale simplicité tout comme ma révélation, accessible à l'esprit d'enfance, donnée à qui la réclame plus que tout.

Choisir un moyen d'expression par l'intermédiaire du corps obéissant à l'invite intérieure offre ces instants de l'écriture spontanée à la saveur unique.

* * *

Hymne à la mort.

Par délicatesse,
J'ai perdu ma vie. (Rimbaud)

Que meure mon moi d'hier !
Que meure en moi le prisonnier qui a bâti les murs de sa prison !
Que meure le lien qui m'attache à ma famille
et que la faiblesse a fait durer plus qu'il ne faut !
Que meure ma peur de me révéler,
ma peur de me montrer,
ma peur peur d'agir,
ma peur de faire du mal,
ma peur de faire du bien,
ma peur d'être heureux,
ma peur de déranger,
ma peur de m'exprimer,
ma peur d'être jaloué,
Que meure la piètre image que j'ai de moi,
Que meure toute image de moi !

Ch.

POESIES

Avant de dire mot
de l'esprit originel

capter l'oiseau
qui vient de l'horizon
et vise une autre plaine
au plus tremblant de son vol

Avant de le coucher
sur le papier

presser l'encre
du fruit mûr

qui paie
vie contre vie

Manoune

La lune d'automne
ravive l'ambre miel
lové au bois dormant,
en échos bruissants
le signal bref du guetteur solitaire
éveillera
les marcheurs d'infini

fini le temps
des joutes sombres
le clair a dévoré l'obscur
à l'enseigne des mangeurs d'ombre
le fruit est mûr

Le vent d'automne
ranime le feu joie
pâli au coeur dormant,
en souffles ondulants
le long appel du messenger diaphane
rassemblera
les jongleurs d'éternel

fini le temps
des joutes sombres
le clair a dévoré l'obscur
à l'enseigne des mangeurs d'ombre
le fruit est mûr

Couleurs d'automne
chantent la prime vie
fusant au ciel dormant,
en éclats fulgurants
l'âpre désir de l'amant insatiable
révélera
les signes essentiels

fini le temps
des joutes sombres
le clair a dévoré l'obscur
à l'enseigne des mangeurs d'ombre
le fruit est mûr

Mireille

"O redoutable !
O bienfaisante !
Toi qui anéantis le Temps !"
(Mahanirvana Tantra).

par-delà les nuages
ici se pose
la maison rouge
gisant dans les replis
des fibres du soleil

quand verrons-nous un jour
passer comme un grand vent
ta longue chevelure
et ton collier de crânes
au jeu sans fin de l'immuable

terre-mère au corps toujours fécond
tu es l'odeur de tout ce qui attend
le temps
tu es l'odeur de tout ce qui revient
en volutes d'encens
illuminer nos chants

que peut dire
à toi qui es l'unique
et que l'on aime dès le premier regard
que peut dire une fleur
qui ne soit
à la mesure de notre émoi

Yves

Sous la pleine lune buveuse de soleil,
Noces dans le droit fil de l'arme blanche
Suivant le chemin de soie qui conduit au corps profond
où forlancer la nuit et consumer la peur

Le sommeil de la sève
où l'empire fait retraite
et qui sait le nom des forces à venir
Doit initier le mouvement du siècle
à la méditation féline sur l'invisible
plutôt qu'à la chevauchée sans horizon

Au jaguar l'amplitude du condor,
d'un lieu fragile à l'autre du pays convoité
Et les épaules du vainqueur dépasseront
les très hauts faits tirés des plus basses oeuvres
Grand pavoisant délivré de son ombre,
qui attend de le rejoindre en sépulture

Jacques

ô nuit complice
ô nuit propice
au clandestin solitaire
qui jalousement veille
dans la grotte déserte
où luit le soleil noir
de la reconnaissance

avant que la ligne d'horizon
ne sépare la terre du ciel
avant que les images
ne sollicitent les regards
tu es le mystère de la vie
qui se déplie
tu es l'écoute de l'exilé
qui brûle de te confier
l'immense l'irrépressible secret
qu'il n'en peut plus de celer
au regard glauque des étrangers
tu es le lieu et l'occasion
tu es l'actualisation
de l'acte d'amour du vivre et du dire

chance du poème
tu es le giron qui délivre
dans l'ouvert absolu
avant l'irruption des clartés aveugles
le fruit d'or captif
amoureux du vivre
dans la ferveur de l'enfance

Emile